

Études littéraires africaines

MATHIEU-JOB (Martine), *Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun. Ou la fabrique d'un classique*. Paris : L'Harmattan, coll. Classiques francophones, 2007, 173 p. – ISBN 978-2-296-03091-6



Raymond Gnanwo Hounfodji

Numéro 25, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035253ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035253ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hounfodji, R. G. (2008). Compte rendu de [MATHIEU-JOB (Martine), *Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun. Ou la fabrique d'un classique*. Paris : L'Harmattan, coll. Classiques francophones, 2007, 173 p. – ISBN 978-2-296-03091-6]. *Études littéraires africaines*, (25), 103–104. <https://doi.org/10.7202/1035253ar>

l'inouï de la violence » (p. 117) est examiné également dans *Oran, langue morte* et *La Disparition de la langue française*.

Les deux autres chapitres portent sur les œuvres de Tahar Djaout, assassiné en 1997 dans l'escalade de la violence politique. Le premier explore le roman inachevé *Dernier été de la raison* publié de façon posthume en 1999 et sa proximité avec la violence dont l'auteur a été lui-même victime. D. Fisher considère aussi les fluctuations des instances narratives et l'allégorisation dans *Les Chercheurs d'os*. Elle se penche par ailleurs sur la littérature et l'histoire sous le signe du simulacre dans *L'Invention du désert*, puis sur le fait littéraire et l'information sous le signe du sensationnel dans *Les Vigiles*. Le dernier chapitre étudie deux versions de *L'Exproprié* : la première publiée en 1981 et la version retravaillée de 1991. L'irrévérence percutante de cet écrivain exceptionnel sert de complément à l'œuvre d'A. Djébar parce que les écrits de T. Djaout s'inspirent des réalités vécues sur place, tandis que l'écrivaine contemple la situation à distance, et les perspectives de T. Djaout en tant qu'homme sont mises en dialogue avec celles d'A. Djébar en tant que femme. Malgré ces différences entre proximité et distance, homme et femme, leur tentative commune de dénoncer la violence extrême à travers une écriture d'urgence les lie naturellement.

■ Phyllis TAOUA

MATHIEU-JOB (MARTINE), *LE FILS DU PAUVRE DE MOULOUD FERAOUN. OU LA FABRIQUE D'UN CLASSIQUE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CLASSIQUES FRANCOPHONES, 2007, 173 P. – ISBN 978-2-296-03091-6.

Nombre de textes fondateurs de la littérature africaine ont été étiquetés à tort ou à raison comme collaborationnistes, assimilationnistes, ethnologues... Martine Mathieu-Job rend justice, par son nouvel ouvrage, à l'un de ces romans : *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, l'écrivain kabyle algérien assassiné le 15 mars 1962 à Alger. Ce livre, divisé en trois grandes parties, fait suite à un premier ouvrage sur le même écrivain que M. Mathieu-Job avait publié en collaboration avec Robert Elbaz : *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature* (Karthala, 2001).

Cette étude est entièrement consacrée au tout premier roman de Feraoun qui, selon l'auteur, représente une mine à explorer. En effet, *Le Fils du pauvre* est plus connu sous sa forme parue au Seuil en 1954 ; cette version est pourtant différente du texte initial publié en 1950 à compte d'auteur et du texte final (toujours en cours de révision par l'auteur à sa mort) publié en Algérie par ENAG en 1992 et réédité en 2002.

Dans « Un texte ou des textes », première partie de l'ouvrage, l'auteur procède à la confrontation des différentes versions du roman. Il ressort de son examen que la version de 1954 est plus courte que les autres (deux grandes parties contre trois) et a été restructurée : des détails, des passages et des chapitres entiers ont été élagués ou combinés et la langue rendue plus châtiée pour donner au récit une certaine homogénéité thématique et linguistique propre au canon des classiques français. Ces diverses suppressions et retouches

opérées pour la publication au Seuil ont enlevé au récit une bonne dose de sa quintessence : des nuances et spécificités socioculturelles, linguistiques, en l'occurrence kabyles, que Feraoun entendait transmettre à travers son récit. En bref, les variantes que présentent les différentes versions du roman donnent au récit des fluctuations de sens et ouvrent la voie à plusieurs perspectives narratologiques.

Dans la deuxième partie, « Réalisme ou effets de fiction », M. Mathieu-Job convient que *Le Fils du pauvre* est « un trésor de données ethnologiques sur la Kabylie » (p. 54). Mais elle se démarque des critiques autrefois formulées contre le roman en s'efforçant de décrypter les objectifs que l'écrivain cherchait à atteindre en adoptant une telle approche narrative. Ainsi, le discours descriptif qui parcourt l'ensemble du roman constitue de la part de l'écrivain un apostolat de conservation et de restitution d'un patrimoine de la « Kabylie traditionnelle » (p. 54) avant que son intégrité ne soit altérée par le contact avec l'Occident. Le choc des cultures advenu par le truchement de l'émigration, de l'administration coloniale et de l'école n'a pas pour autant abouti à la déculturation et à l'acculturation du personnage principal. Celui-ci, d'ailleurs considéré comme le référent romanesque du romancier, ne présente aucun signe d'écartèlement. M. Mathieu-Job met au grand jour le bel aplomb culturel de l'écrivain en analysant avec force détails la subtilité de son art de création à travers le rythme du récit, son art de la mise en scène, le système et symbolisme des personnages.

Dans la dernière partie, « Un narrateur ou des narrateurs », M. Mathieu-Job réfute l'idée que *Le Fils du pauvre* est une simple autobiographie. Elle montre qu'il n'en est rien en dépit d'indices renvoyant ça et là à des pans de vie du romancier, car leur transposition relève d'une technique de création : l'auto-fiction. Elle souligne aussi qu'en considérant le dispositif énonciatif complexe mis en place par le romancier, caractérisé entre autres par une double voix narrative, le personnage principal doit être plutôt vu comme une allégorie générationnelle pour « faire entendre la voix multiple de la Kabylie » (p. 108) et non comme la représentation d'un seul individu, c'est-à-dire l'écrivain lui-même. Pour finir, M. Mathieu-Job analyse les procédés rhétoriques et le mélange des genres, les intertextes et les emprunts au fonds oral kabyle qui confèrent au roman richesse et originalité.

Cet ouvrage a un double intérêt : d'une part, il lève un coin de voile sur le fonctionnement des maisons d'édition et la façon dont celui-ci peut altérer le sens premier des œuvres littéraires ; d'autre part, il est aussi une invitation à la relecture de tous ces textes qualifiés ou non de classiques qui ont été hâtivement catégorisés selon l'humeur idéologique des critiques.

■ Raymond Gnanwo HOUNFODJI